

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Anthropologie
Si l'enfant ne réagit pas
La crise commence où finit le langage
Que du bonheur
Contre Télérama
Somaland
Les Mots sans les choses
Les Nouvelles Métropoles du désir
Le Revenant
Laura
Plexiglas mon amour

ÉRIC CHAUVIER

Un lac inconnu



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

Prométhée : J'ai délivré les hommes de la mort.

Le chœur : Quel remède as-tu découvert à ce mal ?

Prométhée : Je leur ai donné une espérance aveugle.

Eschyle, *Prométhée enchaîné*

CE fut un faux pas tragique où chacun s'employa à ne pas regarder la mort en face, masquant son angoisse de sang, de boue, de litanies, de larmes, de rancœur, de psychotropes.

Les premiers représentants identifiés de l'espèce évoluent sur leurs membres postérieurs. La stature verticale les rend moins vulnérables qu'à l'horizontale. Ils paraissent plus imposants, intimident certains prédateurs. Lentement, très lentement, ils apprennent à trouver leur direction. Ils sont attirés par une forêt, une forêt qui toise une étendue d'eau, une étendue d'eau qu'ils devinent source de vie. Ils ressentent une impression de stabilité, peut-être même de sécurité, ambivalente cependant, car en se redressant, ils deviennent la proie de créatures qui ne les importunaient pas lorsqu'ils rampaient : les lions des cavernes, les lycas géants, les aigles gigantesques, les léopards solitaires. Ils voient leurs congénères expier dans des postures variées, griffés, énucléés, écartelés, dépecés, décapités, broyés, éviscérés, sans parler des nuances combinées de ces mises à mort. Parfois, ils évitent la

course du rhinocéros fonceur. Mourir écrasés par cette masse furieuse? La question ne se pose pas en ces termes. Mourir, ils ne savent pas ce que c'est. Ils respirent à pleins poumons. Le musc. Les viscères. La boue. Le vent.

Durant des millénaires, ils guettent des animaux qu'ils ne peuvent pas aborder. Ils s'enhardissent, finissent par les attaquer au moyen d'éclats de pierres pointus, améliorent leur force, leur précision, parviennent très rarement à en assommer. C'est alors une joie de se repaître de leur chair crue. Ils apprennent la chasse, mais sans oublier leur condition de proie. Comment le pourraient-ils? La bipédie est traumatique. Tout devient désirable et mortifère. Ces contradictions naissent et meurent en affects troublants. Lumière de l'antilope. Chair de lune. Subsiste la matière brute de l'effroi, lorsqu'ils trépassent dans un rictus qui ne signifie rien aux autres. Périr est une observation mutique, une pure extériorité, un rêve qui ne leur appartient pas. Leur disparition n'est pas plus notable que la course du rhinocéros fonceur, que l'épanchement de leur soif, qu'un arbre abattu par la foudre, que le chatouillement d'un insecte sur un gros orteil.

Le langage vient à eux lorsque des colonies de poux trouvent refuge sur leur corps velu. Se nourrissant de leur sang, ils déclenchent des désagréments qui génèrent des réactions langagières. Ils apprennent à extraire ces petits parasites, tâche laborieuse qui, en retour, leur procure du soulagement. Les visions d'agonie de leurs semblables, non moins fréquentes que les séquences d'épouillage, ne sont pas plus élaborées que celles-ci. Dans leur panel d'émotions archaïques, ce qui soulage ou ce qui affecte se vit et s'exprime dans l'instant.

Peu à peu, des relations naissent (qui épouille qui?), des préférences (qui épouille le mieux?), des conflits (qui ne veut pas être épouillé?), des frustrations (et pourquoi ne veux-tu pas m'épouiller?), des conflits subséquents (qui donc entrave l'épouillage?), peut-être même des résolutions de conflits. La vie n'est pas sociale. La vie n'est pas consciente. La vie n'est pas inconsciente, seulement réglée par la dure loi du pou. C'est une harmonie, concédons-le, une osmose comme il n'y en aura plus par la suite. Lorsqu'ils succombent, nulle incompréhension, nulle supplique, pas même l'once d'un regret ne s'exprime dans leur regard absent. La mort est dans la vie comme le pou sur la peau.

Leurs grognements, leurs soupirs et leurs râles mutent en sons codés. Leur langue, le voile de leur palais, leurs dents et leurs lèvres se coordonnent. Fini l'épouillage, les voilà bavardant avec intempérance de sujets vitaux, puisqu'il n'est pas de sujets autres que vitaux : l'organisation du gîte, le repérage de gisements de roches pour confectionner des objets, le partage d'outils très rudimentaires pour découper la viande et casser les os des charognes. Chacun de ces sujets renvoie à de très rudes contextes : le climat infernal, la faune désirable et hostile, les phénomènes naturels, la douleur de tout et dans tout, la brûlure du froid, du chaud, les morsures, les piqûres, les déchirements, les écorchures, les lacérations. Le monde est empli de cruautés, de ravins sans fond, de nuits atroces, de plaies béantes, de mâchoires fétides. De plus en plus souvent, la mort leur apparaît dans des rêves : un souffle de vent dans la plaine, la marche souple d'un lynx blanc, une chevelure menaçante et parfumée. Ces songes ne comportent aucun message, seulement des images brutes qui se pétrifient dans leur cortex. Lorsqu'ils scrutent

les carnages alentour, c'est encore avec le regard apaisé de l'ignare. La faculté d'abstraire une pensée n'existe pas, ce qui réduit fortement leurs projets de vie, offrant cependant une ère de grâce absolue dans l'histoire de l'espèce.

Tout s'accélère lorsqu'ils fracturent des galets ramassés au bord d'une rivière afin de les rendre coupants. Le geste est simple, mais les esprits s'emballent. Ils prennent conscience qu'ils peuvent débiter des dizaines d'éclats à partir d'une seule pierre, qui n'est plus seulement une entité naturelle, mais un matériau à utiliser, consommer, posséder. Si la hyène géante peut encore les dévorer, ils possèdent désormais une compétence qu'elle n'a pas : ils peuvent détourner le cours naturel des choses.

Passent des milliers de solstices. Ils pressentent l'amorce d'une hiérarchie. Le congénère qui taille la pierre plus vite et mieux que les autres doit être protégé des prédateurs. Ils comprennent aussi qu'ils dépendent des ressources locales. Lorsqu'elles s'épuisent, il leur faut aller plus loin. S'élaborent une organisation sommaire, des jeux de regards, des amorces de connivences. Une fièvre collective les pousse à regarder au-delà du gisement. On ne sait où. Ils progressent désormais avec ce manque à l'esprit qui, bientôt, devient tourment. Pour la première fois, ils peuvent évaluer ce qu'ils perdent. Apparaît le drame de l'espèce : le sentiment d'incomplétude, l'insatisfaction, la fin de l'osmose, la courbure de l'horizon.

Passent des milliers d'équinoxes. Des embryons d'aptitudes s'agrègent, transforment leur mémoire, leur capacité à raisonner. Ils apprennent à grogner pour inciter leurs semblables à trouver de nouveaux gisements et à façonner de nouveaux outils. En retour, ils élaborent des archétypes de solidarité qui les poussent à rester sur les sites d'usinage qu'ils ont découverts. Ils créent des foyers domestiques, éprouvent le besoin de préserver ces lieux. Mais des bruits inquiétants montent en provenance des marais. Seraient-ce les œuvres de la nuit? Ou bien le risque de perdre les sites de gisement? Leur appréhension se creuse, s'affine, s'enténébre. Ils voudraient la partager, mais ils ne le peuvent pas encore. La tragédie prend forme.

C'est un phénomène remarquable, surprenant, cruel: plus ils exploitent les sites de gisement, et plus les bruits en provenance des marais voisins leur paraissent sinistres. Peu à peu, tout devient menace. La nuit se fait plus profonde. L'horizon grimace. Les orages déchirent le jour. Occuper un territoire revient à en déchaîner les forces occultes. Elles traversent leur corps comme le vent dans les hautes herbes. Ils voudraient partager ce pressentiment effroyable et absurde, mais ils ne le peuvent toujours pas. Cette inaptitude les préoccupe, finit logiquement par les hanter.